

# TÉMOIGNAGES SUR




Préface de Jean CASSOU

Dessins de François REIS

ÉDITION DE L'AMICALE DES DÉPORTÉS D'AUSCHWITZ
FÉDÉRATION NATIONALE DES DÉPORTÉS ET INTERNÉS, RÉSISTANTS ET PATRIOTES
10, Rue Leroux - PARIS (16e)

# 1942

## Les hommes à Auschwitz

### Arrivée du convoi de Compiègne, 6 Juillet 1942

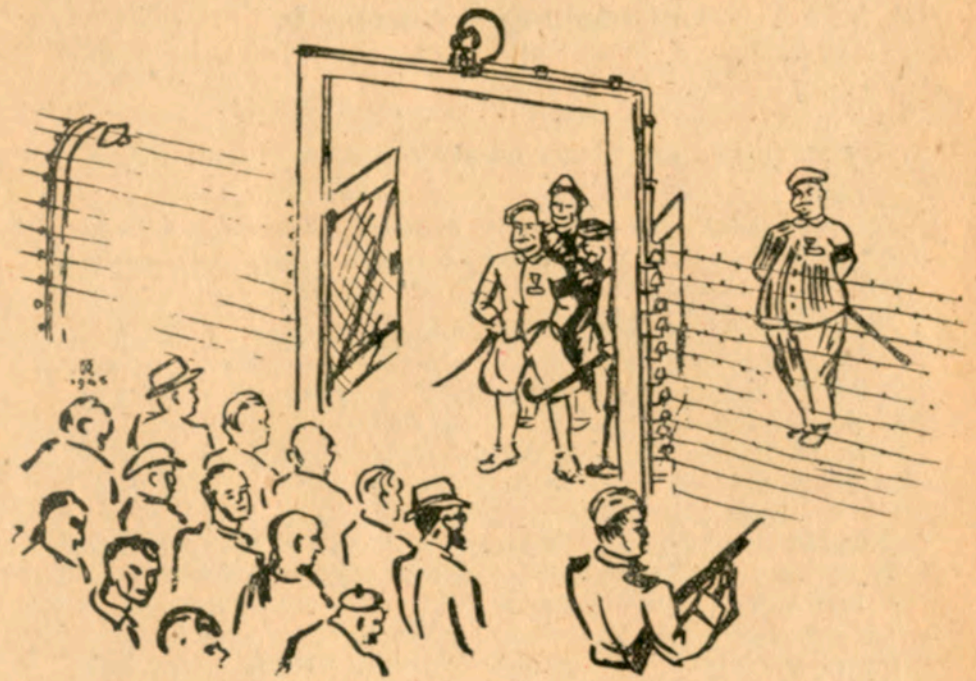
C'est l'appel des futurs déportés par lettre alphabétique. Le classement en trois groupes de quatre cents suit la visite du Major et le troupeau est emmené du côté des Juifs au secret.

*Départ pour Auschwitz.* — 6 juillet, quatre heures du matin : départ pour la gare de Compiègne. Les hommes sont harcelés par les S.S. Un train spécial leur est réservé. Quarante-cinq par wagon à bestiaux, contenant une tinette, et plombés. C'est d'une allure rapide qu'il traverse l'Est de la France. Nous lançons des lettres par les fissures du plancher. Trois évasions se produisent, mais deux des évadés sont repris et maltraités. Nous roulons à travers les plaines de l'Allemagne, les villes. Notre désir est d'aller le plus loin possible (près des frontières russes). Le 8 juillet, à midi, nous arrivons à Auschwitz. La descente de wagons se fait à coups de crosse des sentinelles, le Commandant montre l'exemple, et nous frappe à coups de schlague en plein visage. Les S.S. redoublent leurs cris gutturaux et leurs coups. Il faut jeter nos colis, valises, vêtements, vivres, sur le quai, abandonner ce que nous avons de plus cher. En rangs, par cinq, il faut vider les poches, jeter les couteaux, pipes, tabac, briquets, et en route pour le camp...

Nous arrivons vers une grande cheminée industrielle (c'est le Krématorium), puis vers une grande porte d'entrée surmontée d'un fronton portant cette devise : « Arbeit macht frei » — la liberté par le travail, ou le travail donne la liberté. L'entrée se fait au

pas cadencé, au son de la musique (orchestre de soixante exécutants) mais accompagnée de coups redoublés de crosse, de schlague. Station devant le block 26 et nous passons au bureau de réception, pour le classement par matricule. Il faut donner encore tout ce qui peut nous rester : porte-monnaie, portefeuille, argent, bijoux, stylos, alliance, mouchoir. *Rien ne doit être conservé sous menace de mort.*

Au block 27. — C'est la désinfection — déshabillage à nu, rasage des cheveux, des poils, et nous passons à la baignoire d'eau de javel. On nous pousse et nous faisons un soleil sous l'eau, puis salle



de douches glacées et visite médicale. Nous attendons dans le couloir qu'on veuille bien nous donner des vêtements : chemise, caleçon, pantalon et veste.

Plus loin, nous touchons des claquettes en bois qui ne tiennent pas aux pieds. Dans l'impossibilité de marcher, la seule ressource pour éviter les coups sera de les mettre sous le bras et de marcher pieds nus.



Il fait très chaud en juillet; aussi, nous avons une soif terrible, au block 28, nous recevons de l'herbata (eau bouillie avec de l'herbe), mais pas assez pour tous et enfin de l'eau au tuyau d'arrosage.

*Notre première nuit se passe,* empilés dans le block qui servait à la désinfection des vêtements et à la fois de « *chambre à gaz* ». Deux salles pleines à craquer. Dans la salle du fond, nous sommes tous serrés, dans l'impossibilité de nous asseoir. Je tombe évanoui. Nous campons, tant bien que mal, pour la nuit — avec menace de mort si l'un de nous regarde dehors par la fenêtre.

La rentrée dans ce block s'était effectuée un à un et au fur et à mesure que nous entrions, deux chefs de block nous frappaient de leur schlague sans arrêt. Peu de nous passent au travers. Revisite des poches, on s'empare des alliances, on fait ouvrir la bouche, et toujours menace de mort.

Le lendemain matin, nous sentons l'odeur du café des cuisines, peut-être en aurons-nous? On nous rassemble devant les cuisines, mais, en fait de café, nous essuyons force coups de schlague.

*A Raisko* (en réalité Birkenau). — Nous partons ensuite à Raisko en rangs par cinq, escortés par les S.S., fusils ou mitraillettes sous le bras, prêts à tirer. Comme toujours, ils frappent sans raison. Le camp est situé à deux kilomètres, il est immense et capable de contenir des millions d'hommes car on construit toujours de nouvelles baraques.

Ici, pas de musique, mais les coups mortels pleuvent à tout instant sans motif. *C'est le camp de la Mort,* où le sang des prisonniers de guerre russes a baigné la terre avant notre arrivée. C'est le camp où l'on tue avec la seule raison qu'il faut exterminer aussitôt que de nouveaux arrivages sont signalés, pour loger ceux qui arrivent.

Logés aux blocks 19 et 20, dans des niches à chiens, trous larges de deux mètres, hauts de soixante centimètres, superposés trois en hauteur. Nous sommes empilés à cinq par niche. Je suis avec mon camarade Ph... La discipline est draconienne. Défense de parler, de sortir avant l'ordre, de faire tomber de la paille de sa couche. Toute infraction, c'est le pied de tabouret qui s'abat sur l'homme jusqu'à ce que la mort s'ensuive. Pour aller aux W.C. la nuit, il faut attendre qu'un certain nombre d'hommes soient rassemblés; le gardien les mènera et ramènera au block. Il faut chanter pour le Blockältester sinon les horions pleuvent sur tous. Un jour, un chanteur a été rossé, dénoncé à tort pour avoir pris du pain. Il ne dut son salut qu'à ses chansons. Il sera plus tard tué par rancune. Sur ordre du Blockältester, le Dolmetscher (interprète) nous fait un

discours et nous dit que le Chef de Block est un des meilleurs, qu'il faut bien l'écouter et que nous serons tranquilles avec lui. Il nous fait savoir que le mois précédent, le block était plein et *qu'il fit le vide* pour nous recevoir. Quelques heures se sont à peine écoulées qu'un camarade est appelé devant lui pour répondre de je ne sais quel méfait. Il est frappé et tué sur le champ. D'autres sont condamnés à être frappés de vingt-cinq coups sur le derrière. Le Dolmetscher explique que s'ils se posent bien, ils seront sauvés; mais le premier tombe mort (il s'est mal posé, dit-il). Il dit au deuxième : « tiens-toi mieux », mais il tombe mortellement frappé et les victimes se suivent. Mon camarade B. est de ceux-ci.

*Réveil.* — Le réveil se fait à trois heures et demie, il faut se lever très vite, et sortir, le torse nu, pour les douches : des matraqueurs veillent et frappent aussitôt que nous sommes prêts. Aux douches,



le chef est un Russe traître (épargné pour ses bons services), il ne nous donne pas toujours le temps de nous laver ou même de passer sous l'eau. Il faut revenir au trot, s'habiller et se mettre en rang, par cinq, devant le block pour la distribution de l'herbata. Pour les W. C. c'est de même, il faut faire vite. Ils sont situés derrière les blocks, et se composent d'un grand trou de trente mètres de long sur trois mètres de large. Il est plein, jamais vidé, débordant de toutes parts, ayant pour siège une branche d'arbre. Pour y accéder, il faut patauger dans les excréments; on ne voit pas les bords du trou, embourbé, on a peine à en ressortir, beaucoup sont morts enli-



sés et asphyxiés dans la fosse, étant tombés par faiblesse, ou poussés par des « caïds ».

*Appel.* — Pour l'appel, les morts sont sortis et alignés le long du mur, car ils doivent être présents à l'appel du Blockfuehrer (S.S. chef de block). Personne ne doit manquer. S'il y a un manquant, il faut attendre qu'il soit retrouvé et c'est la mort pour lui. J'ai vu un homme frappé à coups de morceaux de bois derrière la nuque, à coups de pieds dans les organes génitaux et jeté dans un trou. Il est achevé à coups de moellons. Le bourreau, une brute trapue, frappe avec un sadisme raffiné, il jouit de sa barbarie et enfin laisse la pauvre loque, sanguinolente et abandonnée. Bombant le torse, l'immonde individu regagne son block, sous le regard horrifié des témoins.

On distribue l'herbata dans des miskis (sorte de saladier) pour cinq, dans lequel chacun boit à tour de rôle; malheur à qui ne fait pas attention et boit trop, car il risque sa vie s'il y a une réclamation ou si le chef s'en aperçoit.

Pendant ce temps, des hommes sont chargés de porter les cadavres nus sur une claie en bois au krématorium. Et c'est le défilé de tous les blocks — défilé macabre — défilé sans fin.

*Arbeitskommando.* — Après deux heures d'attente par tous les temps, c'est l'Arbeitskommando. (Rassemblement en colonnes pour le travail par professions et spécialités). Je suis affecté à « Oplan 2 » (transport de planches et panneaux d'assemblage) pour le montage de nouvelles baraques en bois dans un terrain situé à deux kilomètres.

Arrivés au travail, on nous met en ligne, au garde à vous.

Notre chef de travaux nous passe en revue en distribuant force coups sous le menton et de genoux dans les organes génitaux. Il nous dit que nous devons savoir ce que veut dire notre habillement à rayures, et que nous sommes des lâches, des assassins (car nous portons le Winckel vert, ce triangle vert des bandits condamnés aux travaux forcés). Que les Français ont trahi la Pologne et que nous sommes les responsables de sa défaite et de sa dévastation. Notre interprète, un Juif ayant travaillé en France, devient notre ami et nous évite des coups.

*« Le Roi des Tueurs ».* — Notre chef se surnomme le « Roi des Tueurs » et se vante que son maximum quotidien de victimes se montait précédemment à trente-huit, jamais en-dessous de vingt, mais nous voyant en bons termes avec le Dolmetscher, il s'occupe

peu de nous. Au travail, il faut courir à l'aller et au retour, même chargés. Quelquefois, il fait une chaleur étouffante et nous avons soif terriblement, mais il ne faut pas boire; car l'eau croupie des marais, dans la terre de rouille, apporte la mort à celui qui n'a pas le courage de résister à la tentation.

A midi, trois quarts de litre de soupe et repos d'une heure et il faut chanter pour le chef. Il ne sait pas le français. Mais il est content et donne sa soupe au chanteur. Il ne faudrait pas qu'un autre se moque, il tuerait sans pitié.

Au retour du soir, il faut ramener les morts à l'appel. Ils sont portés à quatre, chacun tient un membre, le derrière traîne par terre à cause de la faiblesse des porteurs. Ce cortège macabre se trouve à l'arrière de la colonne et est harcelé constamment par les S.S. pour qu'il suive. Les autres, fatigués du travail surhumain, mal nourris, malades, affaiblis, ne se traînent qu'avec peine. Ils sont roués de coups. Tant pis pour celui qui tombe à terre; s'il ne se relève pas vivement, c'est le coup fatal derrière la nuque. Après tant de crimes sur nos camarades, nous avions décidé que « celui qui tuerait un Français serait tué ». Nous étions d'accord, mais, après réflexion, nous ne mîmes pas à exécution ce projet par risque de représailles : d'autres vies paieraient cette mutinerie.

*Kommando du « canal »*. — Je change de kommando et suis beaucoup plus mal, au « canal » (canaux de drainage des marais).

Là, il faut travailler dans l'eau glaciale jusqu'aux cuisses, quelquefois plus profondément et pelleter du sable et les cailloux du fond. Le plaisir des S.S. est de faire tourner un homme autour d'un manche de pelle planté en terre. Lorsqu'il est ivre, on le jette au canal, il remonte le remblai de quatre mètres de haut environ. On l'attend en haut et une autre poussée le rejette à l'eau, et cela jusqu'à ce que fourbu, il ne puisse remonter et se noie. J'ai vu ce manège durer longtemps tant l'esprit de conservation est intense chez certains. C'est aussi avec une jouissance bestiale que sous la menace de leurs armes ils envoyaient un homme dans la bourbe mouvante et marécageuse où il s'enfonce sans cesse, où il meurt asphyxié par cette boue fangeuse qui lui pénètre dans les voies respiratoires.

C'est là que j'ai vu comme divertissement, mettre une planche sur le cou d'un homme couché sur le dos, et, à chaque extrémité de cette balançoire, faire monter un homme. Le sinistre jeu durera jusqu'à ce que la victime soit étouffée et ait rendu le dernier soupir.

Un ancien nous a fait savoir qu'un jour, la colère du S.S. était si



grande contre les Juifs qu'il y eut des dizaines de tués sans motif apparent.

Cela se passait dans tous les « kommandos ». Et le spectre de la mort rôdait à chaque instant et partout.




Malheur à celui qui a du papier dans ses poches, malheur à celui qui a des chaussures en cuir, des bagues, des dents aurifiées, des chemises un peu fantaisie, il rentre à l'appel délesté de son bien et le

plus souvent remorqué par quatre porteurs funèbres pour rejoindre Birkenau : le camp de la mort.

*Camp des femmes.* — Le camp des femmes se trouve de l'autre côté de la route. Il est encore plus tragique que le nôtre, car sans eau, elles ne peuvent se nettoyer; elles sont sans chaussures, couvertes d'une petite jupe et d'un corsage, ou d'une culotte d'homme, la tête rasée et nue; elles font du terrassement et les fondations des blocks en construction; par tous les temps, elles travaillent dehors. Elles sont rouées de coups, mordues par les chiens que les S.S. envoient contre elles, elles ont à subir la volonté et dans certains kommandos les désirs et les brimades de ces messieurs aux paletots verts et de leurs subordonnés. Elles subissent en plus les mêmes tortures et les mêmes lois que les hommes. Je pleure en regardant travailler, peiner ces pauvresses qui s'abattent mortes à chaque instant, et je pense à leurs enfants qui dès leur arrivée au camp, ont été envoyés à la mort. Voilà notre vie quotidienne. Pas un de nous ne doit échapper à la mort. Lequel d'entre nous n'a-t-il pas pensé en finir rapidement avec cette vie que même les bagnards de droit commun n'ont jamais connue. Combien se sont suicidés, en allant aux barbelés. Le dimanche, pas de corvées au dehors, mais seulement à l'intérieur du camp; elles consistent à boucher les trous multiples et les tranchées, au moyen de terre que l'on met dans sa veste et que l'on porte, en file indienne, sans s'arrêter. La construction de quatre nouveaux crématoires s'accélère. Mon camarade A... y est affecté.

Un après-midi, c'est le classement par profession, et la moitié des Français est dirigée sur les kommandos d'Auschwitz, pour renforcer des effectifs de travail.

*Schlosserei* (serrurerie). — Je suis versé à la « Schlosserei » où le lendemain je suis présenté, ainsi qu'une centaine de mes camarades; mais nous ne resterons, quelques semaines plus tard, qu'une quarantaine. Les partants seront affectés au kommando de la route, ou malades ou décédés. Nous resterons à la fin neuf seulement.

La réception fut des plus froides, car la majeure partie des serruriers s'est déjà organisé une vie possible. Nous sommes cantonnés au block 22. Le chef de block, un Allemand au triangle vert, ne nous aime pas beaucoup. Le Dolmetscher, un Juif de Paris plaide en sa faveur pour sauver sa peau. Un jour, nous avons « revue de poches ». Mains en l'air, nous sommes poussés dans le lavabo. C'est la fouille par des droits communs. Attention aux mouchoirs, papiers, couteaux, crayons. Les coups pleuvent, les yeux bleuissent, les nez saignent.



*Nourriture.* — Comme nourriture, nous avons l'herbata le matin, cette sorte de boisson d'eau bouillie et d'herbes des environs, amère et imbuvable. Beaucoup n'en prennent pas. Nous avons quelquefois de l'ersatz de café, succédanés et glands torréfiés. A midi : trois-quarts de litre de soupe, de farines diverses, d'orties, de tiges de cumin, capousta ou épluchures de choux. Le soir : 250 grammes de pain et une cuillerée à soupe de marmelade, de fromage blanc, de margarine, quelquefois une rondelle de saucisson. Deux fois par semaine, nous touchons la « Zulage », supplément de pain et saucisson. L'hiver, nous touchons tout le soir; à midi, seulement une demi-heure de repos et rien à manger.

En plus de ces repas, nos chefs, eux, ont leur « organisation »; vol organisé de saucisson, lard, à la charcuterie, marmelade, margarine, pris sur nos parts, pain blanc volé aux malades du Krankenbau — vol de nos colis, rapine du « Canada » où s'amoncellent les colis et paquets des arrivants. Nous, les déshérités, si nous voulons vivre, il nous faut aussi organiser des pommes de terre dans les caves, des épluchures, des choux gelés, des rutabagas derrière les cuisines et cela nous coûte quelquefois des coups, n'est-ce pas camarade M., quelquefois la vie, car si vous êtes pris, vous êtes battus à coups de bâton. Il faut rester des heures entières au soleil, le rutabaga entre les dents.

La vie au block est intenable, appel des numéros sans arrêt, il faut répondre, sinon ce sont des coups ou une punition collective : monter au lit, descendre et vite, exercices répétés des dizaines de fois et accompagnés de coups pour les derniers et les plus fatigués par le travail. Revue des pieds, coups à profusion. Nous avions touché un « Mutze », béret et nous sommes punis souvent du « Mutze ab », l'enlever et le remettre en claquant sa main sur la cuisse tous ensemble. Les retardataires sont appelés hors des rangs et frappés sauvagement. Nous avons fait cet exercice pendant trois heures. C'est aussi la marche en canard alternée avec la reptation sur les coudes des heures, dans la cour, des nervis nous surveillent et nous excitent à aller plus vite. Ils frappent sans arrêt les uns et les autres. Ils font faire le rouleau sur soi-même dans la poussière ou la boue.

*Laus Apell.* — A la chambre, nous avons deux fois par semaine le « laus apell », l'appel des poux, qui consiste à retirer sa chemise et, le torse nu, à la présenter à l'envers à un employé du Krankenbau. Il la tourne, la retourne, fouille dans les plis et il est bien rare qu'il ne trouve pas de poux ou de lentes dans toute la chambre, car

nous ne changeons pas souvent de linge. (Une fois nous avons gardé une chemise et un caleçon près de trois mois). Les hommes sur qui on a trouvé les parasites reçoivent sur le champ une bonne raclée du chef de chambre qui les présente au chef de block, lequel n'oublie jamais de remettre ça. Ils doivent aller aux douches froides et le plus souvent faire un paquet de leurs vêtements (qui seront portés à la désinfction). Ils retournent à leur block nus et ils resteront comme cela jusqu'au lendemain matin en attendant le retour de leurs vêtements.

*L'hiver.* — Le dimanche, le « laus apell » se fait pour tout le block dans la cour jusqu'au seuil de l'hiver; les froids terribles viennent diminuer encore notre colonie. Nous avons bien une capote, des gants, des cache-oreilles (il faut surtout éviter de se les faire voler). Mais lorsque le thermomètre marque : — 38° — 40° — 42°, il commence à faire froid, et les doigts et les oreilles gelés défilent au Krankenbau, surtout ceux des kommandos qui travaillent dehors, comme celui de la gare, ceux qui portent des briques, des moellons, des poteaux, dont les gants rendent difficile le portage, comme le kommando de construction des routes, des terrassements, où les hommes tombent à terre et meurent de froid.

Un millier de tziganes est logé dans un block à part, il ne résistera que quelques mois aux intempéries de l'hiver. Presque tous sont morts de pneumonie ou de tuberculose. Un nouveau convoi les remplacera et aura le même sort.

*Visite du médecin.* — Les blessés et les malades sont astreints à aller à la visite. Pour passer la visite médicale, il faut, après l'appel du soir, aller se mettre en rangs devant le Krankenbau. Elle se termine à huit heures du soir et des centaines et des centaines font la queue par cinq par tous les temps. Malmenés sur les rangs, fiévreux, impatients, certains ne peuvent plus se tenir debout; c'est le groupe des loques humaines, aux jambes enflées, aux têtes et visages tuméfiés, aux blessures et aux maux repoussants. L'entrée se fait par rangs de cinq et il faut se mettre torse nu et refaire la queue dans le couloir. Devant les médecins, la visite va très vite. Les plus malades sont hospitalisés, les autres reviendront, munis d'un petit carré de papier refaire la queue après l'appel le lendemain matin. Tous ne passeront pas, les fiévreux tombent de faiblesse et meurent sur place. Lorsque l'heure de la fermeture arrive, il faut revenir le lendemain.

*Dysenterie.* — J'attrape la dysenterie un mois après l'arrivée au block 22. J'ai beaucoup de fièvre et ne mange que très peu. Je perds



du poids et deviens très faible. Je vais au W. C. jusqu'au sang. Je ne peux rester debout et comme les appels durent plusieurs heures, je me couche dans les rangs, caché par mes camarades, je me relève aussitôt qu'un chef apparaît pour l'appel. Je vais à la selle dix ou douze fois par jour et pendant l'appel l'accès au block est interdit. Un jour, je ne peux plus me retenir, je vais dans un block en construction faire mes besoins, j'y reste peu de temps, et reviens juste au moment de l'appel. Ce fut ce qui me sauva. Il manquait un homme. Il fut découvert, il venait d'uriner dans le même block d'où je revenais. Il est frappé à coups de schlague jusqu'à ce qu'il tombe à terre, frappé dans les organes génitaux; il résiste, il ne veut pas




mourir. Voyant cela, ses bourreaux le noient dans un wagonnet empli d'eau qui servait à la construction du block.

*Kommandos des Kartoffeln.* — Parmi les kommandos de la route, du déchargementde wagons et tant d'autres, il faut citer celui des « kartoffeln » qui, aussi, possède son sadisme raffiné et cruel; tous les hommes ont goûté à son fardeau.

Les pommes de terre arrivent de toutes les nations exploitées par les Allemands, par trains entiers. Nous en avons vu de France, d'Ukraine, de Hollande, le plus souvent. Elles sont jetées sur le quai de chaque côté du ballast. Des tonnes et des tonnes s'amoncellent, faisant des montagnes incroyables. Les silos sont

nombreux et augmentent toujours, car les pommes de terre sont transportées par « Trague » portées à deux hommes ou par sacs. Une dizaine de milliers d'hommes participent à ce travail forcené qui consiste au vidage des wagons, au transport des tubercules, à la préparation et à l'installation des silos. Tous ces travaux doivent se faire très vite, sous l'œil féroce et constant des « Vorarbeiter », kapos S.S. et autres matraqueurs. Il faut courir constamment sous leur matraque qui blesse, qui frappe, qui tue. Les S.S. les excitent en frappant de leur crosse, les « Vormann » frappent sans arrêt, se ruent vers les arrivants chargés ou non, c'est la bagarre continuelle, c'est le massacre inqualifiable, avec une jouissance particulière des bourreaux : un S.S. désigne ses victimes, il ordonne à un homme de marcher devant lui en s'éloignant et à cinquante mètres il l'abat comme un gibier, et ce sera comme cela jusqu'à ce qu'il en ait assez, qu'il soit fatigué. Nous pouvons dire que pas un ne passera à travers cette pluie de coups qui s'abattent tour à tour sur les crânes, sur le dos. Combien reviennent avec des plaies multiples? Combien restent sur le terrain? On choisit de préférence le dimanche pour reposer de leur travail de la semaine, ceux qui sont d'un autre kommando, mais les attitrés doivent chaque jour se livrer à ce genre d'exercice.

*Treize pendus!* — Du nouveau! A notre retour du travail, nous avons la surprise de voir treize potences dressées place des Cuisines. Treize évadés repris doivent payer leur dette. La musique s'arrête, le bourreau, Jacob, un Allemand du block 11, amène les sacrifiés, les fait monter chacun sur leur estrade, un à un, leur passe la corde autour du cou, et un à un, les exécute jusqu'au treizième. L'un d'entre eux est long à passer, la corde est trop longue, les pieds touchent à terre après que la trappe est déclanchée. On charge deux hommes de faire un trou dans la terre pour que la corde soit tendue. Le sinistre forfait accompli, le médecin de service vient en auto constater si la mort a fait son œuvre.

Un autre jour, je ne sais pour quelle raison, un homme doit être pendu. Comme de coutume, à notre retour du travail, la potence est dressée. Nous rentrons et défilons en musique au pas cadencé devant l'orchestre. Et c'est l'appel.

Il est terminé. On amène la victime à immoler.

Et c'est le déclanchement de la trappe. La strangulation n'a pas fait son œuvre. La corde a cassé. Le moribond est tombé du haut de son piédestal, la face contre terre. Le sinistre Jacob, le bourreau, le laisse et court chercher une autre corde. Les S.S. l'essaient



en tirant dessus. Elle casse de nouveau. Aura-t-il la vie sauve? Nous l'espérons. Deux hommes l'empoignent sur un ordre bref. Ils se dirigent vers l'hôpital. Sur le trottoir, un S.S. l'abat d'une balle dans la nuque. C'est la justice nazie!

*Evasion.* — C'est dire que si l'on veut tenter la chance d'évasion, il faut chercher le moment le plus propice, les conditions les plus avantageuses, et, si possible, avoir une aide de l'extérieur. Pour nous, Français, tout cela ne suffirait pas et, infailliblement, nous serons sacrifiés.

Les rares évasions se font pendant les heures de travail, sur les lieux du travail (car il est impossible de s'évader du camp). Il faut profiter de l'inattention des S.S., partir au cours d'un déplacement pour son travail et se cacher, car on doit passer devant les miradors qui entourent toute la propriété. Ils se trouvent à deux cents mètres environ les uns des autres. Il est donc difficile de les passer le jour. La nuit, il n'y a pas de garde, il n'y a rien à craindre de ce côté, mais aussitôt que l'évasion est signalée, l'alerte est donnée au moyen d'une sirène à plusieurs sons, située sur le sommet d'un block, les postes resserrent leur garde et sont renforcés par d'autres. Et la chasse à l'homme commence. Pendant que les hommes sont alignés par cinq (ils resteront ainsi tant que le ou les évadés ne seront pas repris), les S.S., les kapos et autres bons serviteurs, aidés de chiens, partent en chasse; ils battent les fourrés, les ateliers, les trous, les tranchées, fouillent partout. Il est difficile de passer inaperçu à travers cette meute assoiffée de sang, qui attend de découvrir l'homme traqué comme une bête fauve pour tomber dessus. Dans les rangs, les hommes exténués s'affaissent. Par toutes les intempéries, il faut attendre le retour des traqueurs. Nous pensons aux évadés et souhaitons de tout notre cœur qu'ils passent à travers, et qu'ils aillent dénoncer partout la vie de misère que nous menons. Nous souffrons avec cet espoir. Cela dure quelquefois tard dans la nuit, des anciens nous ont dit qu'ils étaient restés une fois trente-six heures, ils mangeaient et reprenaient leur place; la colère du commandant était grande; les évadés avaient dû réussir, il fit compter les hommes sur les rangs du kommando et tous les chiffres terminés par zéro étaient triés aussitôt par réprésailles. Jugez quelle débandade sur les rangs, pour se dissimuler, pour éviter de tomber sur un zéro. Le blockführer, lui, impassible, trouvait toujours son homme.

Ce ne sont pas tous ces crimes qui arrêteront les évasions; les partisans se renforcent à côté, ils aideront beaucoup ceux du pays. ils participeront à les tirer des griffes de ces sauvages sanguinaires.

*Première quarantaine.* — Le vendredi 13 août 1943, une nouvelle circule dans les kommandos. Les Français rentrent dans leur pays « Franzosen, Haus ». On nous envie, on nous fait déjà des adieux. Effectivement, cette nouvelle nous est confirmée à notre retour au camp. Demain matin, nous changeons de block. Nous partons en quarantaine en vue d'un transport prochain. Mais hélas, ce n'est pas encore le départ, il nous faut poursuivre encore notre calvaire.

*Ukrainiens.* — Le temps qui s'écoule nous apprend des choses sur la conduite de certaines troupes ukrainiennes, car nous retrouvons dans nos rangs, des déportés dont les situations sont diverses, les uns en prévention du tribunal militaire, d'autres prisonniers affectés au travail.

Nous parlons avec ceux-ci. Ils avouent leur participation au recul soviétique. L'Allemagne leur a promis l'indépendance de l'Ukraine, le retour de leurs privilèges. Ils avaient cru à tout cela, et avouent qu'ils s'aperçoivent aujourd'hui de la valeur des mots en langue nazie. Mais il est trop tard pour avoir des regrets, maintenant que les populations ont subi le massacre de l'invasion. Pour eux, comme remerciements, le camp de concentration, avec un traitement de faveur meilleur que celui des Russes.

Il est vrai que d'autres Ukrainiens, au nombre de quatre cents, sont aussi venus faire leurs classes dans le camp des S.S. pour remplacer ceux qui partent au front de l'Est. Ils sont moins brutaux envers nous. Ces petits hommes sont abjects à nos yeux, car parmi eux se retrouvent les fils d'anciens koulaks qui ont trahi la patrie soviétique.

*Mutinerie.* — Nous assistons à une scène de théâtre. Un matin, l'appel fini, nous attendons « l'Arbeit Kommando », ordre qui ne vient pas et pour cause...

Pas de sentinelles à la porte d'entrée pour nous accompagner au travail. Nous apprenons que, dans la nuit, cinquante S.S. s'étaient emparés de camions, les avaient chargés de pain, de mitraillettes et munitions et étaient partis en direction des Karpathes pour livrer ce butin aux partisans et grossir leurs cadres. Ils avaient été poursuivis par d'autres véhicules, une sérieuse lutte avait été déclanchée, mais nos Ukrainiens avaient filé dans la montagne. A partir de cette date, nous n'avons plus d'Ukrainiens S.S. Ils sont relevés du camp.

*Les verts s'engagent dans les rangs des S.S.* — Mais la guerre à l'Est fait rage, l'Etat-Major a besoin d'hommes pour renouveler ses bataillons qui sont sans cesse décimés. Il lance un appel parmi les



Allemands internés du camp. Il leur promet la libération. Ceux qui n'auraient pas fini leur peine après la guerre, seraient mis en liberté. Il leur offre un engagement dans les S.S. Il trouve écho surtout parmi les condamnés aux travaux forcés à long terme ou à « perpétuité », parmi ces verts qui nous font tant souffrir, parmi les assassins.

Ils font leurs classes et un beau jour, nous sommes débarrassés de cette graine de criminels qui a tant soutiré de nos camarades. Nous apprendrons plus tard que sur le front de l'Est, comme la légion antibolchévique française, ils ont été décimés.

*Embellissement du camp.* — Le vent tourne. Les jours se suivent et... Stalingrad est dégagé. Si notre discipline se relâche, c'est que Berlin craint un sort contraire. L'intérieur du camp s'embellit à mesure que les événements s'écoulent. Des milliers de fleurs de toutes espèces décorent les grands parterres des abords des blocks. Des rosaces, des losanges, artistement jardinés par nos camarades jardiniers charment la vue des prisonniers. Des centaines de rosiers jalonnent les avenues.

Des jeux sont installés (volley-ball). Un cinéma où les prisonniers sont admis à voir des films de propagande et de guerre où les soldats allemands remportent des succès continuels, et des films plus que médiocres. Peu de Français y vont, (ne serait-ce que parce que les annonces et la sonorisation se font en allemand).

*Pompiers.* — Le block 24 qui est à gauche de l'entrée principale est le logement des pompiers, prisonniers comme nous. Mais leur ordinaire est supérieur au nôtre. Ils sont bien nourris. Ils sont employés pour combattre les incendies, retirer les voitures tombées dans les fossés ou autres travaux de ce genre. Ils font l'exercice, ont l'habillement et le matériel : pompes, échelles, tenders, etc., de tous les corps de pompiers. En plus, on les emploie à la recherche des évadés et à la police du camp.

Ils aiment les Français et nous rendent de grands services en nous donnant du tabac, des cigarettes, leurs mégots et surtout de la soupe et des pommes de terre. Dans ce camp, comme dans beaucoup d'endroits, la pédérastie est intense et se développe d'une façon inquiétante parmi les « verts », les chefs de blocks, chefs de travaux, et autres caïds. La direction inquiétée par les plaintes continuelles des jeunes, reçoit des ordres de Berlin et on monte une maison close dans le block des pompiers qui vont au block 15. Cette maison est surtout destinée aux Allemands verts. Elle sera surveillée étroitement.

A force de résister, de passer des jours et des mois, nous sommes devenus des anciens, n'avons-nous pas les numéros 45.200 à 46.500 tatoués sur notre bras gauche, numéro d'ordre de la mort. Les nouveaux du camp, échappés de la chambre à gaz à cause de leur profession sont marqués 119.000. Et nous ne sommes toujours que dix-huit mille au camp. Que de camarades de travail manquent dans les kommandos! Et pourtant, les trains de déportés arrivent sans arrêt. Les hommes, femmes, enfants, entassés dans les wagons à bestiaux, par cinquante - soixante, et parfois cent, débarquent sans cesse. Hitler et ses acolytes ont donné leurs ordres, ils sont exécutés. Il faut faire vite si l'on veut détruire le Juif, le tzigane, les hostiles.

« *Kanada* ». — Le « kanada » est débordé. Ce kommando rassemble les colis, les valises, vêtements et autres bagages des arrivants, abandonnés sur les quais de débarquement. Les hommes se gorgent de marchandises alimentaires, de friandises de toutes sortes. Ils mangent tout en travaillant car il ne faut pas s'arrêter. Les S.S. qui les surveillent ne leur donnent pas le temps et les matraques et les coups de bottes pleuvent sans arrêt. Beaucoup ne rejoindront pas le camp. Ce kommando est terrible. A la rentrée, ils se déshabillent à la porte, et nus, regagnent leur block. Ceci pour éviter qu'ils ne rapportent des vivres, des bijoux ou des vêtements.

Pendant ce temps, d'autres empilent tous ces bagages, vêtements, bijoux, fourrures, chaussures, dans des grands magasins; ils seront destinés au second hiver du Deutches Reich. Les victuailles iront aux cuisines des S.S.

PETITJEAN, n° 45.976.